



Raymond Manna, 47 ans. Touché par la grâce, l'ex-manager du groupe prolo-rock Trust se dépense corps et âme pour les damnés de la Terre.

L'arche d'Ivanhoé

RAYMOND MANNA EN 10 DATES
 1952. Naissance à Argenteuil.
 1961. Mort de son père.
 1962. Mort de sa mère.
 1969. Viré du lycée de Saint-Germain-en-Laye.
 1970. Viré du lycée de Fontaine.
 1977. Création de Trust.
 1981. Quitte le groupe.
 1986. Directeur technique et programmeur de la Locomotive.
 1992. Direction du Camres.
 28 février 1999. Fin de bail.

Raymond ne peut pas s'en empêcher. « Il faut que je parle (il coupe la parole à tout le monde). Je suis petit, alors je me grandis comme ça. » Mais sa logorrhée est démocratique. Thierry Argiro, l'adjoint au maire PS chargé des affaires sociales du X^e arrondissement, se fait chamber. « Toi, t'es Peppone, super-socialo; moi Don Camillo, super-catho. » Comme ce SDF, de passage à l'accueil de jour que dirige Raymond: « T'es fauché, mais au moins t'es grand. » Le petit catholique chamber, c'est Raymond Manna, ex-guitariste et manager du groupe Trust, « folles de jeunesse », ex-pont de du show-business, « j'ai brassé, quoi », et actuel responsable du Camres (Centre d'accueil médical et de réinsertion économique et sociale), « ça c'est sérieux ». Aujourd'hui, son QG n'est plus un studio ou une maison de disques, mais un local au fond d'un passage proche de deux gares, du Nord et de l'Est. Un périmètre où survient de 1000 à 2000 personnes, « on n'arrive pas à les compter ». Raymond les accueille, les nourrit, les loge, tente de les réinsérer et leur parle. « Attention, hein, c'est pas mon boulot, c'est à nous », dit-il, « mais c'est très bénéfique. » Un bénévolat de cinquante heures par semaine. Le reste du temps? « Je brasse encore. » Dans l'immobilier et l'événementiel d'entreprise, « du lucratif. Plus j'en prends, plus je peux en refiler à ceux qui n'ont rien ». Robin des Bois? « Ivanhoé plutôt », le héros toujours loyal de la télé du tout début des années 60. Souvenir d'enfance à Argenteuil. « Avec les parents, on n'avait pas beaucoup de ronds, mais on avait la télé. Du coup, on était les rois du pétrole. Tous les mômes du quartier venaient à la maison. On m'attait même la mire. Et, surtout, Ivanhoé. » Raymond a 10 ans quand ses parents meurent, l'un après l'autre, d'une grave maladie. « Ils ont fait le grand voyage. » Sui- vi par la Ddass, il erre d'un internat à l'autre, toujours viré, avant d'avoir passé son bac. La musique, il la découvre au Cadran, à Colombes, le bar où il échoue quand ses études ont échoué. « Un jour, le patron nous dit de nous assoier et d'écouter. Il avait dégotté un Black américain qui s'emmerdait à Londres. Il s'est assis sur la scène, a sorti sa gratte et s'est mis à jouer. On était tellement tristes qu'on n'a même pas pu applaudir. Le type s'appelait Jimi Hendrix. » C'est la révélation. Après, l'Olympia, comme machino, grâce à un pote d'un pote d'un pote qui bosse là. Il s'appelle Bernie Bonvoisin. Avec Nono et un quatrième larron, ils grattouillent un peu de guitare, font des reprises. Quand Coquatrix cherche une première partie pour Bijou, il pense à eux. Le groupe sans nom devient Trust, « on savait même pas ce que ça voulait dire ». Ils ont des copains dans tous les magasins de musique de Paris. « On s'est fait prêter des tonnes d'amplis et



© Libération

on a monté des murs entiers sur la scène. Evidemment, quand on a branché, tout a pétié. » Rafistolage, retour au charbon et bi-de total, « terrible, le silence ». Mais le succès suit très vite. Le deuxième album du groupe est disque d'or avant même sa commercialisation. De 1978 à 1984, Trust en vend 4 millions. « Il y avait Téléphone pour les bourgeois et Trust pour les prolos. C'était un désert. » Raymond vit comme un nabab. « Tu ne sais pas ce que tu gagnes, tout ce que tu sais, c'est que tu peux dépenser, toujours et autant que tu veux. » Mais, très vite, il prend du recul, devient manager et ne monte plus sur scène. En 1981, il se lasse et s'en va. D'autres groupes suivent, qu'il produit ou qu'il manage, des lieux aussi, où il programme des musiciens. Comme la Locomotive à Paris, qu'il a dirigée à la grande époque. « J'ai amené Bowie, Peter Dinklage, tout le monde. » De sa rock'n'roll attitude, Raymond n'a conservé que le cheveu long. Le costume est devenu costard pour les rencontres d'affaires, et jeans-doudoune pour son boulot de bénévole et ses rendez-vous spirituels. La trajectoire toute en paillettes à quelque peu dévié: « Mais j'ai toujours trimbalé avec moi l'idée de Dieu, sans la formaliser. » Jusqu'à ce jour de printemps 1987, Porte de Saint-Cloud. « J'attendais des musiciens pour partir en tournée. Et, devant moi, il y avait cette église. Je ne sais pas pourquoi, mais il fallait que j'entre. » Illumination? Raymond devient « totalement boulimique de religion », se souvient le père Antoine Baron, coach de sa foi. « Comme s'il voulait rattraper son retard. »

Baptisé à la naissance, « comme tout le monde », il enchaîne communions et confirmations, à toute vitesse. La même frénésie le pousse à prendre en main le Camres, fondé par « son » curé, et à démarcher les institutions. « C'est un séducteur, il veut absolument plaire à tout le monde », remarque le prêtre. Plaire au public de Trust, aux SDF, à Dieu. Et aux banquiers. « L'argent reste pour lui un moteur essentiel, même dans son action caritative », semble déplorer le père Antoine. Raymond veut continuer à faire le grand écart, entre ses avocats d'affaires et les gens de la rue. Et le show-business? « Je n'exclus pas de ramener quelques stars pour médiatiser l'association. Mais on n'est pas prêts, trop petits pour l'instant. » La petite structure du X^e grandit vite, depuis sa création en 1992. Cette année-là, Ulrich, un fleuriste proche de la retraite, accepte de lui louer son atelier de 200 m². « On s'est tout de suite entendus. Aujourd'hui encore, quand on n'a pas de ronds, je lui dit: "Ulrich, je te paierai le mois prochain." Il me répond juste: "Ja, ja, kein problem." » L'atelier est petit. Suffisant pour l'accueil de jour, mais trop exigü pour y installer des lits. Raymond, en décembre 1995, lors de la grande grève qui bloque les gares, interdisant aux sans-abri d'y dormir, va frapper à la porte de la mairie. Tony Dreyfus (PS), qui vient d'être élu, délègue le dossier à son adjoint, Thierry Argiro: « Raymond Manna a déboulé dans mon bureau avec sa chatcha. On était obligé de suivre. » Peppone et Don Camillo font le tour du quartier, trouvent 900 m² chez les

Petites Sœurs des pauvres. Mais il n'y a pas de lits, pas de matelas, pas de couvertures. La mairie débloque 100000 F sur ses frais de réception. « Les petits fours se sont transformés en lits. » Quinze lits sont ouverts toute l'année, sans restrictions. « On n'applique pas cette loi absurde qui fait qu'après trois jours d'hébergement, les mecs se retrouvent à la rue. Et, s'il y a un gros coup de froid, on met des matelas par terre et on accueille tout le monde. » Du coup, un nouveau fan-club s'est dessiné autour de lui: celui des sans-le-sou. Il y a Bleuet, « à cause du camping-gaz qu'il trimbale tout le temps ». Et aussi Jean-Louis, Gina et les autres. Mais le chemin est pavé d'embûches. Bientôt, les secourus ne peuvent plus s'occuper du couvent et vendent à un promoteur immobilier qui transformera le lieu en appartements. L'avis d'expulsion entre en vigueur le 28 février. Evidemment, Raymond a tenté de charmer le nouveau propriétaire. « Y'a pas d'embrouilles, on peut trainer un peu. » Mais il lui faut trouver un autre local: « On est en train de montrer un gros truc, avec la RATP, l'EDF et du mécénat privé. On veut doubler la capacité d'accueil. Et, en plus, j'ai repéré une vieille ferme dans le Cantal. Pour que les mecs qu'on repêche puissent se réinsérer par le boulot qu'ils apprendront sur place. Là, on bricole plus. » Robin des gares-Ivanohé passe la vitesse supérieure. Pour la rédemption des années de chaos? Il y a déjà des signes: l'un des premiers « sortis de la rue » se prénomme Sauver. ● MICHEL HOLTZ photo JÉRÔME BREZILLON

J'attendais des musiciens pour partir en tournée. Et, devant moi, il y avait cette église. Je ne sais pas pourquoi, mais il fallait que j'entre.